

Alfred GLABIK dit « Freddy »

Né le 6/1/1929 en Moselle

Entretien du 6 janvier 2016 à Touques

L'émigration :

Dans les années 20, mon père a fait des missions de plusieurs mois, sans sa famille, dans plusieurs mines en Europe (Lituanie, Estonie, Tchécoslovaquie...) ; il parlait neuf langues dont l'allemand mais pas l'anglais. Durant ses absences, son épouse restait en Pologne, dans sa petite ferme, à travailler la terre. En 1929, mon père arrive en Moselle où il fait venir sa femme et ses trois enfants depuis la Pologne. Ma mère a beaucoup pleuré et c'est sans doute à cause de ses larmes que je suis né prématuré de sept mois, en 1929, à Ottange (Moselle). J'étais le quatrième de la fratrie. Suite à un accident dans la mine, où il a été bloqué au fond plusieurs jours avec d'autres mineurs, mon père est tombé malade des poumons. En 1930, la mine l'a muté à Dives-sur-Mer, près de son frère qui vivait au Havre. On a eu un logement au 52 rue d'Aquitaine, dans les Cités rouges qui avaient été construites en 1926. Mon père est mort en 1939 des suites de sa maladie en laissant cinq enfants, j'avais dix ans.

La vie quotidienne :

L'eau :

Les Cités rouges étaient de construction récente mais il n'y avait pas l'eau courante. On allait chercher l'eau à une pompe en fonte au bout de la rue, à côté du stade. Il y avait une pompe pour chacune des rues du Chemin de fer, d'Aquitaine et d'Auge, soit pour une trentaine de familles dans chaque rue. C'étaient principalement les enfants qui charriaient l'eau dans des lessiveuses.

Le travail à la maison :

Après l'école, il fallait travailler à la maison : soigner les lapins, s'occuper des poulets, des canards... Ma mère, qui était une bosseuse, avait deux jardins de 400 m² derrière le stade, un de chaque côté de la voie de chemin de fer. Elle faisait entre 1 et 2 tonnes de patates tous les ans ! Je ne pouvais presque pas jouer avec les autres gamins dans la rue à la butte ou au football, il fallait travailler au quotidien, cela m'a manqué...

Les loisirs :

Le foot :

Après la guerre, j'ai joué ailier au SUD (club de football de Dives), en junior. Le stade se trouvait au milieu des cités. Notre entraîneur, Henri Meynier, avait joué au Havre. J'étais le seul de l'équipe qui ne travaillait pas à l'usine. On s'entraînait dans une salle le long du canal - l'actuelle salle Cudorge - et à l'extérieur sur le champ Méalin.

La musique :

Après la guerre, je ne connaissais pas la musique mais je suis quand même devenu le batteur de François L. qui était accordéoniste à Cabourg. On a fait des bals plusieurs années. En 1950, j'ai fondé ma propre formation avec des gars de Dives : Fredo Lesage (accordéon), Cottebrune (clarinette et bandonéon), Robert Richard, Roger Dupas, Robert Malfait (piano). Robert était fort ; quand on arrivait dans une salle avec un piano désaccordé, il transposait. J'étais batteur et chanteur-animateur, j'avais la responsabilité de la sono, j'assurais les déplacements et je traitais avec des organisateurs sur toute la Normandie mais plus

particulièrement dans le pays d'auge et sur la côte fleurie : Trouville, Honfleur, Villers et Franceville où j'ai connu ma femme Michèle ... J'ai fait plein de bals dans la salle des fêtes de Dives les 31 décembre, les soirées des cheminots à Caen, et les 13 juillet sous les halles. À l'époque, la retraite aux flambeaux arrivait aux halles et tout le monde dansait sur le sol poussiéreux ; il y avait beaucoup de monde ! Dédé Lenormand me redemandait tous les ans. Cela a duré une quinzaine d'années.

L'école :

Je suis allé à l'école communale de garçons de Dives avec Michel D. - futur pâtissier et meilleur ouvrier de France - chez Madame Pontais, qui était une femme extraordinaire. Comme je ne mangeais pas à la cantine - c'était trop cher pour ma mère -, je faisais 3 km pour aller à l'école et je revenais le midi, soit 12 km par jour ! En 1943, j'ai passé mon certificat, j'étais pratiquement toujours le premier de la classe. J'ai passé le concours des bourses à l'école normale d'instituteurs, rue Caponnière à Caen, j'ai été reçu premier du Calvados. Le lendemain, je suis allé à l'école et Madame Pontais m'a dit : « Malheureusement, tu n'auras pas les bourses, tu es Polonais ». C'était réservé aux Français.

La communauté polonaise :

□ **Sa localisation :** Dans les cités rouges, les familles polonaises étaient réparties parmi des français à part Nicoloff qui était Bulgare. Certains compatriotes polonais avaient aidé un Polonais à créer son épicerie où il y avait des produits polonais. Il y avait des solidarités entre Polonais mais aussi des brebis galeuses. Près de l'usine, il y avait un regroupement de Polonais célibataires à l'endroit où il y a eu le centre d'apprentissage pour garçon (actuel CAT).

Rue des frères Lépaule, une autre épicerie polonaise était tenue par deux juifs. Les Marocains étaient souvent des célibataires et ils avaient leurs petites cités jardins à proximité de l'usine. Il y avait très peu de contact avec les Marocains mais il n'y avait pas de problèmes. Rue du Nord, il y avait aussi des petits logements pour les célibataires.

Rue Nungesser et Coli, il y a 5/6 maisons en moellons, typiques du « cottage divais », qui se ressemblent. C'était un petit lotissement de deux investisseurs dans les années 37/38 pour que des employés de l'usine, qui avaient des revenus réguliers, accèdent à la propriété. L'usine offrait une garantie sur le crédit. Mon père voulait acheter la seconde, à côté de chez Ludvisak, mais ma mère n'a pas voulu signer. Les deux investisseurs juifs sont morts en déportation.

□ **La religion :** Il y avait la messe polonaise presque tous les dimanches avant la messe française. Ma mère était très croyante et j'ai été enfant de chœur. Le prêtre polonais venait de Mondeville ou de Potigny. Le soir, après la classe, on avait l'école polonaise pendant 1h ou 1h30 dans un baraquement en bois au bout de la rue du Nord, après la Maison des interprètes. Il y avait des fêtes avec le prêtre.

□ **Le retour au pays :** Après la guerre, il y a eu de la propagande de l'État polonais pour retourner au pays. Il y avait des nouvelles terres, reprises aux Allemands, à travailler. Ma mère a dit « *c'est un piège, ces terres ne nous appartiennent pas* ». Ceux qui sont partis ont vite déchanté et deux de mes copains polonais des cités rouges se sont fait descendre à la frontière en voulant revenir en France.

La guerre :

□ **La résistance** : Ma sœur aînée Geneviève Glabik était dans la résistance : elle était responsable des fausses cartes d'identité. Elle avait un contact avec un Alsacien à la Feldkommandantur d'Houlgate. Il nous a prévenus pour la rafle du massacre des otages de Saint Pierre du Jonquet. Les Allemands sont venus chez nous mais on n'était plus là. Il y avait aussi le gendarme Letellier et le commissaire de police dans le même groupe. On a eu un dépôt de munitions dans notre cave sous les pommes de terre. Il y a eu des réunions à la maison le soir. Quand il y a eu l'attaque du train de munitions à Mézidon, le Polonais Socha de Dives a été blessé au poumon et le Docteur Moles de Cabourg est venu le soigner chez nous dans les cités rouges. Socha a ensuite pu passer en zone libre. Ma mère et Geneviève, on peut le dire aujourd'hui qu'elles ont pris des risques.

En 1944, l'Alsacien de la Kommandantur d'Houlgate avait mis des vêtements civils chez ma mère par précaution. Malheureusement, il a été tué lors du bombardement de Tournebride en avril 44 (actuelle corniche d'Houlgate). Je me souviens qu'on voyait de Dives les bombes sortir des avions.

□ **Le travail sous l'occupation** : Geneviève a d'abord travaillé dans un bar, en face du cinéma Dives Palace à côté du coiffeur et de la librairie Vacher, puis comme gérante de l'épicerie Félix Potin (aujourd'hui Carrefour City), rue des bains à Houlgate, avec notre sœur Jeannine et un peu mon frère Joseph. Après 43, il a été obligé de travailler sur Franceville pour l'organisation allemande Todt sinon les Allemands menaçaient d'envoyer les deux grandes sœurs en Allemagne pour travailler, du fait de notre nationalité polonaise. Moi, j'avais 14 ans et je charriais de la boisson aux ouvriers.

□ **Le 6 juin 44** : On a vu tomber des parachutistes derrière les cités rouges dans le champ au bout de la rue d'Aquitaine. Les soldats avaient des parachutes blancs, le matériel était sous des parachutes verts. On a tout planqué. La population a hébergé ces soldats avant de les conduire sur Troarn pour rejoindre les lignes anglaises. Les Allemands n'ont pas su que les Anglais étaient tombés derrière les cités.

Lors du débarquement, des cités, on ne pouvait évidemment pas voir la mer mais seulement les saucisses au dessus des bateaux. J'ai voulu monter à Sarlabot pour voir les bateaux mais, arrivé au tournant de la mort (grand tournant), un Allemand m'a mis en joue ; j'ai fait demi-tour très rapidement...

Des cités, on voyait les canons de Grangues à côté du château de Sarlabot qui appartenait à monsieur Balvay. Ils tiraient sur la mer et les bateaux répondaient au-dessus de nos têtes. Tout d'un coup, on a vu une gerbe de feu de plusieurs dizaines de mètres sortir de la colline. Les Anglais avaient tapé dans le mille.

□ **La libération** : En 1944, après la libération, j'ai été le secrétaire de Monsieur Pontais, directeur de l'école de garçons, pour la répartition de la viande aux abattoirs de Dives dont il avait la responsabilité.

En 1945, on était toujours dans les cités, alors que plus personne ne travaillait à l'usine. On a habité ensuite au 5 rue des Buttes, dans les cités blanches, et en HLM rue Victor Hugo.

L'après-guerre :

□ **En 1945** : J'avais 16 ans et l'électricité et la radio me passionnaient. J'aurais voulu rentrer dans l'aviation et j'ai fait des démarches, mais ma mère n'a pas voulu que je parte.

Avec l'aide de l'abbé Ludwisak, j'ai commencé à travailler chez Barette, place des dunettes à Cabourg, qui faisait la sonorisation du moto-ball à Houlgate et sur le marché du lundi à Dozulé. Il vendait des radios et moi je construisais les postes en pliant des châssis, en faisant des trous pour les supports de lampes et je montais les bobines et les cadrans. J'ai appris sur le tas. Les prisonniers allemands qui étaient dans des baraquements au Home et à Franceville, pour déminer la plage et faire des travaux, lui en achetaient.

Ensuite, j'ai commencé à faire des réparations pour Barette mais aussi pour Vacher à Dives en heures supplémentaires. J'ai fait de la sonorisation au casino et au cinéma Eden de Cabourg où je suis devenu opérateur. J'ai été aussi opérateur remplaçant au cinéma Dives-Palace. A 20 ans, j'ai vu que je ne pouvais plus évoluer et le 1er avril 49 je suis rentré chez Thibault à Trouville. Mais, ils n'étaient pas aimables, pas commerçants.

□ **Au début des années 50** : J'ai commencé à vendre des radios pour mon patron notamment à Dives où j'étais connu. J'avais 10 % pour les ventes en dehors du magasin.

En 1953, j'étais toujours Polonais et il a fallu choisir. Les gendarmes m'ont dit que je pouvais devenir Français à condition de faire mon service militaire ou repartir en Pologne. En tant que Breveté Radio et de la classe 49, j'ai pu faire mon service d'un an dans l'armée de l'Air à Toulouse, Auxerre, Orléans, Le Bourget puis Creil avec la classe 53. J'étais Caporal Chef et j'ai continué à me former techniquement à l'armée. Comme orphelin de père, j'ai pu revenir à Carpiquet et je dormais rue Caponnière où mon frère aîné Joseph tenait une épicerie. J'ai été libéré mais ils m'ont rappelé pour l'Algérie en 56 alors que je venais de me marier. Arrivé à la base transitaire de Marseille, j'ai fait valoir au capitaine que j'étais de la classe 49 et non 53 et j'ai eu un entretien avec un général à Aix-en-Provence qui m'a donné raison.

□ **En 1956** : Je suis revenu chez Thibault à Trouville, et comme ils m'avaient promis de m'aider à me mettre à mon compte, je leur ai demandé mais ils ont refusé. Mes beaux-parents n'avaient pas de liquidités pour me financer mais un cousin menuisier-charpentier Roland Becker de Touffréville m'a aidé. Le 31 juillet 56, j'ai ouvert mon affaire rue des bains à Trouville à 50 m de mon ancien patron et j'ai remboursé en trois mois. La société Philips a fait une enquête et a choisi de me suivre plutôt que mon ancien patron qui avait la marque depuis 1930. Mon nom Glabik n'était pas connu mais le nom de Freddy l'était, parce que j'avais créé un groupe musical « *Freddy et son ensemble* ».

A partir de 56, la télévision s'est développée et mon affaire a beaucoup prospéré.

En 59, j'ai quitté la rue des Bains pour m'installer en face du pont des Belges à Trouville jusqu'à la fin de mon activité.